

David
Grossman

Un cheval entre
dans un bar

LA RENTRÉE
LITTÉRAIRE

DANS VOTRE POCHE

David Grossman, né à Jérusalem en 1954, est l'auteur réputé de nombreux romans abondamment primés et d'essais engagés qui ont ébranlé l'opinion israélienne et internationale, dont *Le Vent jaune*, qui a précédé la première Intifada. En 2010, il a reçu le prix de la Paix des libraires allemands. Il est officier de l'ordre des Arts et des Lettres. Son roman *Une femme fuyant l'annonce* a reçu le prix Médicis étranger en 2011.

David Grossman

UN CHEVAL
ENTRE DANS UN BAR

R O M A N

*Traduit de l'hébreu
par Nicolas Weill*

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

Souss ehad nikhmass le-bar

ÉDITEUR ORIGINAL

Hoza'at HaKibbutz HaMeuchad, Siman Kr'ia (Tel-Aviv)

© David Grossman, 2014

ISBN 978-2-7578-6193-6

(ISBN 978-2-02-122480-1, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, 2015, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Césarée, bonsoir, bonsoir, bonsssoir !!!

La scène est encore vide. Le cri a retenti depuis les coulisses. Dans la salle, les spectateurs assis se taisent peu à peu et sourient, dans l'attente de la suite. Un binoclard maigrichon et court sur pattes déboule d'une porte latérale sur la scène comme propulsé ou éjecté à coups de pied. Il fait quelques pas en titubant sur les planches, est à deux doigts de tomber, freine des mains son propre atterrissage sur le plancher, puis, d'un mouvement vif, il pousse les fesses en l'air. Un rire se diffuse dans le public, suivi d'applaudissements. Dans le hall d'entrée, des gens continuent d'arriver en papotant. Mesdames, messieurs, clame d'une voix étouffée un homme faisant office d'éclairagiste, assis près de la console de contrôle, applaudissez Dovalé G. !

Sur scène, l'homme est encore penché dans une pose simiesque, ses grandes bésicles posées de guingois sur son nez. Lentement, il tourne son visage vers la salle, promène un long regard, sans cligner des yeux.

Ah, grommelle-t-il, on est pas à Césarée ? Rires. Il se redresse sans se presser et nettoie la poussière de ses

mains. Mon agent m'a encore baisé ? Des cris fusent dans le public. L'homme jette un regard effaré : Quoi ? Qu'est-ce que vous avez dit ? Vous, madame, table sept, oui, vous, félicitations pour le rouge à lèvres, vous êtes sublime ! La dame se force à rire et met sa main devant sa bouche. L'homme se balance légèrement à l'avant de la scène. Sérieux, ma belle, vous avez vraiment dit Netanya ? Ses yeux s'écrouillent jusqu'à remplir les verres de ses lunettes : Attendez, que je comprenne, vous avez le culot de me dire ici, au débotté, que je me trouve à Netanya, sans gilet pare-balles en plus ? Il croise les mains, comme effaré par sa vulnérabilité. L'assemblée frémit de plaisir. Ici et là on entend des sifflets vriller l'espace. Quelques couples arrivent encore, et derrière eux, un groupe de jeunes braillards, apparemment des permissionnaires en goguette. Le lieu se remplit. Des connaissances se hèlent d'un bout à l'autre de la salle. Trois serveuses en short vêtues de débardeurs en strass violets leur découvrant le ventre sortent de la cuisine circulent à travers les tables.

Hé, par ici, les lèvres, dit-il en souriant à la dame de la sept, j'en ai pas encore fini avec toi, viens, il faut qu'on cause... Non, c'est vrai que tu m'as l'air d'une jeune fille de bonne famille et même assez classe, si j'en juge par la coupe de cheveux que t'a concoctée... laisse-moi deviner, l'architecte des mosquées du mont du Temple et du réacteur de Dimona ? Rires du public. Et si je ne m'abuse, je sens des masses de fric derrière... J'ai raison, n'est-ce pas ? Hein ? Le gratin ? Non ? Pas vraiment ? Pourquoi je dis ça, parce que je distingue des

traces de botox et des seins réduits à leur plus simple expression. Croyez-moi, je lui couperais les mains à ce chirurgien.

La dame presse ses bras sur son corps, couvre son visage et laisse échapper entre ses doigts des piaulements, comme si on la chatouillait. Tout en parlant, l'homme arpente la scène à pas saccadés, se frotte les mains et scrute l'assistance. Les talons hauts de ses bottes texanes scandent chacun de ses mouvements d'un claquement sec. Explique-moi seulement, ma chérie, braille-t-il sans la regarder, comment une fille intelligente comme toi ignore le tact, la subtilité, la réflexion nécessaires dans ce cas particulier ; on se ramène pas avec un « Et toc, tu es à Netanya ! ». Qu'est-ce que tu as dans la caboche ? On prépare le terrain, surtout avec une demi-portion comme moi. En un clin d'œil, il soulève son tricot décoloré et un soupir parcourt spontanément l'assemblée. J'ai pas raison ? Il exhibe son torse dénudé aux yeux des spectateurs, aussi bien à droite qu'à gauche, gratifiant la salle d'un large sourire. Vous avez vu ? Rien que la peau et les os, du cartilage pour l'essentiel, je vous promets. Si j'étais un cheval, on m'aurait déjà transformé en colle alimentaire, pas vrai ? Ricanements gênés dans le public, soupirs réservés. Tu vois, mon trésor – il rempile sur la dame de la sept –, pour la prochaine fois : une information comme celle-là, on s'y prend à deux fois avant de la balancer, on l'endort un peu au préalable. De l'anesthésiant, bon Dieu ! On lui anesthésie avec précaution le lobe de l'oreille, « Félicitations, Dovalé, la perle des hommes, tu as décroché le gros lot, tu as

été choisi pour participer à une expérience pilote dans la région du littoral, oh, pas quelque chose de long, une heure et demie à tout casser, le maximum du temps d'exposition aux gens du coin pour tout être humain normalement constitué »...

Le public se tord, et l'artiste s'étonne : Pourquoi vous riez, bande de demeurés ? C'est de vous que je parle ! Les spectateurs rient de plus belle, et lui : Minute, qu'on s'entende, on vous a prévenus que vous, vous êtes juste là pour chauffer la salle, avant l'arrivée du vrai public ? Sifflets, éclats de rire. Des « hou-hou-hou ! » prolongés et des coups sur les tables retentissent en divers points de la pièce. Mais la majorité des spectateurs joue le jeu. Un nouveau duo fait son entrée, tous deux longilignes, les cheveux dorés et soyeux avec une frange : un jeune homme et une jeune fille, ou peut-être deux jeunes hommes tout de cuir vêtus, avec des casques de moto sous le bras. L'homme qui s'agite sur scène leur lance un regard, et une légère ride se profile sur son front.

Dovalé ne tient pas en place. De temps à autre, il ponctue ses propos d'un rapide uppercut en mimant les gestes d'un boxeur qui esquive son adversaire par une feinte. Le public s'amuse. Et lui se protégeant les yeux de la main scrute la salle, désormais presque complètement plongée dans l'obscurité.

Il me cherche.

Entre nous, mes frères, maintenant je devrais mettre la main sur le cœur pour vous dire, à quel point je suis raide dingue de Netanya, pas vrai ? Oui, oui, clament quelques jeunes dans le public. Et combien je suis

fou de joie d'être parmi vous, en ce jeudi soir, dans votre zone industrielle enchantée, et dans une cave encore, bétonnée sur de délicieux gisements de radon radioactifs, pour vous débiter une série de blagues cochonnes ? Dingue, je vous dis ! Vrai de vrai ? Vrai de vrai, répond le public à pleine voix. Eh bien non, c'est faux, tranche l'homme en se frottant les mains de plaisir, tout est du pipeau, le cul excepté. Parce que la vérité, je vais vous la dire : votre ville, je peux pas la blairer. Ce Netanya de mes deux, il me fait flipper à mort. Sur trois passants que je croise, le premier a l'air d'un criminel, le second d'appartenir à un programme de protection des témoins et le troisième d'un cadavre dans un sac de nylon noir tassé dans le coffre de voiture du premier. Croyez-moi, si j'avais pas à payer des pensions alimentaires à trois charmantes ex-épouses, et un-deux-trois-quatre-cinq, cinq enfants, cinq comme les doigts de la main de fatma – il exhibe à la face du public ses cinq doigts tendus... Juré, vous avez devant vous le premier homme dans l'histoire à avoir écopé d'une dépression post-partum au moins à cinq reprises, plutôt quatre vu qu'il y a des jumeaux, non cinq si on compte ma propre dépression post-partum *après avoir été accouché*. Et malgré tout, on peut tirer quelque chose de positif de tout ce bordel, Netanya, ville de contrastes, parce que, sans mes petits vampires aux dents de lait, non, il y aurait pas eu moyen de m'attirer pour un cacheton de sept cent cinquante shekels que Yoav me paie au noir sans facture ni bonjour ni merde. Allez, mes frères, mes mignons, on va quand même profiter

de la soirée, on va grimper aux rideaux, *applaudissez des deux mains Sa Majesté Netanya !*

Les spectateurs applaudissent, quelque peu désorientés par la volte-face, mais emportés par l'exhortation affectueuse et le sourire charmeur qui éclaire subitement le visage de l'homme et le métamorphose. Disparue, la physionomie crispée, amère et caustique. Le temps d'un flash photographique, Dovalé arbore la physionomie presque plaisante d'un intellectuel policé, dont le lien avec ce qu'il a débité jusqu'à présent devient des plus improbables.

Et lui jouit sans doute du désarroi qu'il provoque. Il tourne autour de l'axe de sa jambe dans un mouvement de compas, et quand le cercle se referme, il affiche à nouveau une expression grimaçante et amère.

Oyez, oyez, gens de Netanya, vous imaginez pas à quel point vous êtes chanceux, vous tous, parce que aujourd'hui, le 20 août pile, il se trouve que c'est mon anniversaire. Merci, merci du fond du cœur. Il penche la tête avec modestie. Oui, parce que, en ce jour, il y a cinquante-sept ans de cela, le monde est devenu un peu plus inhabitable, merci, mes mignons. Il fait vibrer toute la largeur de la scène de son pas et secoue devant lui un éventail imaginaire. C'est beau de votre part, il fallait pas, c'est trop, déposez vos chèques à la sortie, les billets, vous pouvez me les coller sur la poitrine à la fin de la représentation, et les bons pour une nuit d'amour gratuite, présentez-vous tout de suite et vous pouvez me les refiler, de la main à la main...

Ici et là des gens lèvent leur verre à sa santé. Un groupe formé de plusieurs couples pénètre dans la salle à grand fracas. Les messieurs applaudissent au passage – et la compagnie s’installe aux tables proches du bar désaffecté. Ils lèvent la main pour saluer Dovalé, tandis que les femmes l’interpellent par son nom. Il plisse le front comme un myope et leur renvoie, hésitant, un salut collectif. Il tourne sans arrêt son visage du côté de ma table, à l’extrémité de la salle. Depuis son entrée en scène, il s’efforce de croiser mon regard. Moi je suis incapable de l’affronter droit dans les yeux. L’ambiance ici ne me fait pas de bien. L’air qu’il respire ne me fait pas de bien.

Qui parmi vous a déjà cinquante-sept printemps ? Levez la main ! Certaines se lèvent. Il les suppute et acquiesce avec surprise : Impressionnant, Netanya ! Compliments pour la longévité ! C’est pas évident d’arriver à cet âge chez vous, non ? Yoav, un projecteur sur le public, qu’on voie un peu... J’ai dit cinquante-sept, madame, pas soixante-quinze... Minute, pas tous en même temps, les amis, un à la fois, il y aura du Dovalé pour tout le monde. Oui, la quatre, qu’est-ce que vous avez dit ? Vous aussi, cinquante-sept ? Même huit ? Impressionnant ! Bravo ! En avance sur votre temps ! Et quand est-ce que ça a lieu, vous dites ? Demain ? Tous mes vœux, et comment vous vous appelez ? Comment ? Répétez ? Yor... Yoraï ? Tu te fous de moi ? C’est ton nom, ça, ou celui d’une formation spéciale de l’armée ? Waouh, mon frère, ils t’en ont fait, une sacrée blague, tes parents, pas vrai ?

Le dénommé Yoraï rit de bon cœur. Sa femme s'appuie sur lui de tout son poids, caresse sa calvitie d'un mouvement circulaire.

Et celle-là qui est à côté de toi, mon frère, qui marque son territoire, cette Mme Yoraïa ? Tiens bon, mon frère... Non, car tu espérais que ce « Yoraï » serait le dernier coup du sort, ou quoi ? Tu n'avais que trois ans quand tu as fini par comprendre la sale blague que tes parents t'avaient faite. Dovalé marche précautionneusement sur la scène, joue d'un violon imaginaire. Tu étais assis seul, abandonné dans un coin de la garderie, tu grignotais l'oignon que ta maman t'avait mis dans ton cartable, tu regardais les autres enfants qui jouaient ensemble en te disant : « Bouge-toi, Yoraï, on se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. » Surprise ! Il s'y est bien baigné deux fois ! Bonsoir à toi, Yoraïa ! Dis-moi, ma belle, est-ce que tu as l'intention de te joindre à nous comme ça, entre amis, pour nous raconter la petite gâterie que tu as concoctée pour l'anniversaire de ton mari ? Non, parce que je te regarde et je devine ce qui te traverse l'esprit : « Pour ton anniversaire, mon Yoraï à moi, je t'accorde la nuit, mais oublie les trucs que tu as essayés de me faire le 10 juillet 1986 ! » Le public glousse et même la dame arbore un sourire qui irradie son visage. Maintenant, dis-moi, Yoraïa – il baisse la voix jusqu'à chuchoter –, entre nous, tu crois vraiment que toute ta ferraille de colliers et de bracelets suffira à camoufler ton triple menton ? Non, soyons sérieux, dans une période de vaches maigres comme aujourd'hui, alors qu'Israël est peuplé de jeunes couples qui doivent se contenter d'un

seul, ça te paraît convenable ? – L'artiste lisse son propre menton fuyant, presque inexistant, qui par moments le fait ressembler à un rongeur effarouché. Et toi tu t'en offres deux, attends : trois ! Madame, rien qu'avec la peau de ce jabot, on pourrait faire toute une rangée de tentes d'Indignés sur le boulevard Rothschild !

Rires clairsemés dans le public.

Sous les lèvres de la dame, le sourire trahit une certaine tension.

Au fait, Netanya, puisqu'on en est arrivés à parler de théorie économique, je veux le souligner pour éviter tout malentendu : je suis un fervent partisan d'une réforme globale des marchés financiers ! Il s'interrompt, reprend sa respiration, pose les mains sur ses hanches, se met à ricaner : Je suis un vrai génie, c'est sérieux, ma bouche profère des mots incompréhensibles ! Écoutez bien, depuis une dizaine de minutes au moins, j'ai acquis la conviction qu'il faut imposer les contribuables en fonction de leur poids, la livre de chair ! Il lance encore un regard dans ma direction, un regard effrayé, presque interdit, recherchant en moi l'adolescent rachitique d'autrefois. Qu'est-ce qu'il y a de plus légitime que ça, dites-moi ? Qu'est-ce qu'il y a de plus impartial dans un monde comme le nôtre ! Et une fois de plus il lève sa chemise jusqu'à son menton, et cette fois il enroule dans un geste langoureux en dénudant un ventre creux zébré d'une cicatrice sur toute sa longueur, une poitrine étroite et des côtes saillantes à faire peur, le tout recouvert d'une peau tendue, desséchée et parsemée de furoncles. Le niveau de la taxe pourrait être évalué en fonction des doubles

mentons, disions-nous, mais dans mon système, l'impôt progressif aussi est possible. Sa chemise reste retroussée. Certains le regardent dégoûtés, d'autres détournent les yeux, quelques sifflets résonnent. Dovalé observe les réactions, un enthousiasme manifeste, avec avidité, arrogance. Une taxe progressive sur la chair, c'est ce que j'exige ! Une imposition fixée en fonction des poignées d'amour, du bide, du cul, des bourrelets, de la cellulite, des tétons flasques pour les hommes, de la culotte de cheval pour les femmes ! Et ce qu'il y a de chouette avec mon idée, c'est qu'on peut ni tricher ni finasser : tu as grossi ? Tu paies ! Il laisse enfin retomber sa chemise. Sur la tête de ma mère, mais concrètement je vois pas quel sens ça a d'imposer quelqu'un qui gagne du fric. Quel rapport ? Écoute, Netanya, écoute. Ne doit être imposé que celui que l'État a de bonnes raisons de suspecter de se la couler douce, jeune, en bonne santé, optimiste, de niquer la nuit et siffloter le jour. C'est seulement ces monstres qu'il faut écornifler et taxer sans pitié !

Le gros de la salle applaudit en signe d'approbation, mais la minorité, composée des plus jeunes, fait la moue comme les singes et proteste à grands cris. Il essuie la sueur de son front et de ses joues avec un mouchoir rouge, un mouchoir géant de clown, et laisse un peu les deux groupes s'invectiver pour leur plus grand plaisir. Entre-temps il récupère, couvre ses yeux de la main et cherche encore mon regard, s'obstine à le rencontrer. Voilà, maintenant – la lueur partagée de nos yeux que personne excepté nous deux, je l'espère, ne peut surprendre. Tu es donc venu, dit ce regard, vois

ce que le temps a fait de nous, je suis là, en face de toi, pas de quartier.

Aussitôt, il détourne les yeux, lève la main, calme l'assemblée. Quoi ? J'ai pas entendu... Plus fort, table neuf, oui, expliquez-moi comment vous faites, parce que moi j'ai peur de rien comprendre... Comprendre quoi ? Votre taroupe ! Non, sur ma vie, avouez, vous les cousez l'un à l'autre, vos sourcils ? C'est un secret de la tribu ? Soudain, il se dresse, se met au garde à vous, tendu, puis entonne à plein gosier : « Il y a deux sourcils sur le Jourdain et les deux sont à nous aussi bien¹ ! » Mon père, messieurs, était un fervent partisan de Jabotinsky, gaaarde-à-vous ! De plusieurs tables montent des applaudissements frénétiques, des protestations aussi. Il arrête le tout d'un geste vif de la main. Parle, table neuf, parle sans t'émouvoir, je paie pour la conversation. Qu'est-ce que vous avez dit ? Désolé, ceci est pas une blague, Gargamel, c'est vraiment mon anniversaire, juste maintenant, à cet instant précis ou presque, à l'ancien hôpital Hadassah de Jérusalem où ma maman, Sarah Grinstein, a accouché de votre serviteur ! Incroyable mais vrai ! Cette femme prétendait vouloir mon bien, et pourtant elle m'a mis au monde ! Pensez au nombre de séries policières, d'enquêtes, d'arrestations, de procès pour homicide ! Mais j'ai jamais entendu parler d'un procès

1. Jeu de mots intraduisible formé à partir de l'assonance entre *gadot* (rives) et *gavot* (sourcils). Allusion à l'hymne du Betar, composé par le leader de la droite sioniste « révisionniste » Zeev Jabotinsky, qui évoque la revendication de la souveraineté sur les deux rives du Jourdain. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

pour naissance ! Ni pour naissance avec préméditation, ni pour naissance sans intention de la donner ou par accident, pas même une action pour incitation à la naissance ! Et n'oublions pas que, circonstance aggravante, la victime est mineure ! Il ouvre grande la bouche et se sert de ses mains comme d'un éventail, comme s'il étouffait. Y a-t-il un magistrat dans la salle ? Un avocat ?

Je me recroqueville dans mon fauteuil, pour ne pas me laisser empoigner par son regard. Par chance, trois jeunes couples assis non loin de moi lui font signe de la main. Apparemment des étudiants en droit venus de je ne sais quelle fac. Dehors ! leur crie-t-il d'une voix menaçante en agitant les mains et les pieds, et le public déverse sur eux des sifflets hostiles. L'ange de la mort, reprend-il avec un rire étouffé, se présente devant un avocat et lui dit qu'il vient le chercher. L'avocat pleure, gémit : « Mais je n'ai que quarante ans ! » C'est pas au compteur, comme les heures que tu factures à tes clients !

Geste bref du poing, tour complet sur l'axe du corps, les étudiants rient plus fort que les autres.

Maintenant, à propos de ma mère. Son expression devient sérieuse. Je vous demande un peu d'attention, mesdames et messieurs les jurés, c'est une affaire d'une importance capitale. Les mauvaises langues ont prétendu, je ne fais que citer, que quand on m'a déposé dans ses bras juste après l'accouchement, elle a eu l'air de sourire, peut-être même de joie. Mais non je plaisante c'est juste des rumeurs malveillantes, pure calomnie ! Le public rit. Brusquement, l'acteur tombe à genoux au bord de la scène, tête baissée comme s'il battait sa

coulpe : Pardon, maman, je t'ai dénigrée, je t'ai trahie, encore une fois je t'ai vendue pour la frime. Je suis la pute du public, irrécupérable... Il se redresse d'un bond. Ce mouvement rapide lui donne le vertige, semble-t-il, car il chancelle. Maintenant soyons sérieux, blague à part, elle était la plus belle femme au monde, je vous le jure, on en fabrique plus, des classieuses comme ça, avec des yeux bleus immenses – il écarte les doigts le plus largement possible devant le public, et je me souviens de ses yeux bleus, lumineux, pénétrants, lorsqu'il était enfant. Elle était aussi la plus détraquée et la plus triste du monde – il mime une larme coulant de ses yeux tandis que sa bouche s'arrondit pour sourire. C'est ainsi, c'est la loterie de la vie et je me plains pas. Et mon père, au fond, c'était un brave homme. Il s'interrompt, tripote énergiquement les mèches de cheveux qui pendouillent des deux côtés de son crâne. Ah... Donnez-moi un instant et je vous trouve quelque chose... Ah oui ! C'était un coiffeur hors pair, et jamais il m'a demandé un sou, même si cela heurtait ses principes...

Et derechef il me regarde à la dérobée. Vérifie si je ris. Mais je n'essaie même pas de faire semblant. Je commande une bière et une vodka. Comme il l'a dit lui-même, un anesthésiant est requis pour passer la soirée.

Plutôt une anesthésie générale.

Dovalé se remet à courir en tous sens. Comme s'il se propulsait en avant, toujours plus en avant ! Un rai de lumière l'éclaire en plongée et des ombres grouillantes de vie accompagnent ses mouvements. Sa pantomime se reflète avec un décalage insolite sur les courbes

d'une cruche de cuivre posée derrière lui, près du mur, probablement le rebut d'un ancien spectacle.

À propos de ma naissance, amis de Netanya, veillons à dédier trente secondes à cet événement cosmique, me regardez pas comme je suis aujourd'hui, au top du top, un sex-symbol des planches. Dovalé s'interrompt, hoche la tête en signe d'approbation la bouche toujours ouverte, laisse aux gens le temps de finir de rire. Moi, à mon époque, à l'aurore de mon autobiographie, autrement dit dans ma petite enfance, quel barjo j'étais. Toutes mes connexions cérébrales, ils me les avaient branchées de travers, vous pouvez pas imaginer quel drôle de bébé j'étais... Non, vraiment – il sourit –, vous voulez vous éclater, Netanya ? Mais vous éclater pour de vrai ? Ça aussi, c'est une question stupide, se tance-t-il tout seul lui-même. Ohé ! On est à la soirée stand-up, t'as pas encore intégré ? *Pauvre crétin !* Et d'un coup de sa main grande ouverte il se frappe le front avec une force incroyable : Ils sont venus ici pour ça ! Pour se foutre de toi. C'est pas ça, mes frères ?

Le coup a été terrible, le choc contre son front, une soudaine éruption de violence qui révèle la part obscure, inattendue, de son être. Le silence s'installe. Quelqu'un mâchonne des bonbons et le bruit résonne d'un bout à l'autre de la salle. Pourquoi a-t-il insisté pour que je vienne ? À quoi ça sert d'embaucher un tueur à gages ? À mon avis, il se débrouille plutôt bien tout seul.

Je vais vous raconter une histoire. Il pontifie comme si le coup qu'il vient de s'infliger n'avait pas existé. Comme s'il n'avait pas sur le front une tache blanche en train de

virer au rouge, et comme si ses lunettes n'étaient pas de traviole sur son nez. Il était une fois... j'avais peut-être douze ans, je me suis mis en tête d'aller inspecter ce qui s'était passé neuf mois avant ma naissance, savoir ce qui avait tellement allumé mon père pour qu'il se déchaîne comme ça sur ma mère. Et croyez-moi, les signes d'activité volcanique s'accumulaient guère dans son pantalon, moi mis à part. C'est pas qu'il l'aimait pas, ma mère, non, tout ce que le bonhomme fait dans la vie, depuis le moment où il ouvre les yeux, le matin, jusqu'à ce qu'il aille se coucher, toutes les combines, trafics de mobylettes, pièces de rechange, frusques, fermetures éclair et inventions brevetées – c'est ça, faites comme si vous compreniez quelque chose à ce que je raconte, bravo, Netanya –, donc pour lui, toutes ces conneries, tous ces à-côtés, c'était pour l'impressionner, pour qu'elle finisse par lui sourire, pour qu'elle lui caresse le crâne : bon chien, bon chien. Y a des gens qui écrivent des poèmes à leur fiancée, pas vrai ? Oui, répondent quelques voix dans la salle encore un peu secouée. Et y en a qui lui chantent des sérénades, non ? Oui ! Quelques voix se joignent mollement au chœur. Et y en a, faut le dire, qui lui achètent un diamant, un penthouse, un 4 × 4, un lavement de grande marque, pas vrai ? Ouais, vvvrai ! s'écrient maintenant des voix nombreuses, avec complaisance et empressement. Et y a les autres, comme mon paternel : lui, il rachète deux cents jeans de contrefaçon à une vieille Roumaine sur la rue Allenby – le Roumain voleur, le plombier polonais – et les revend dans l'arrière-boutique de son salon

de coiffure comme d'authentiques Levis, tout ça pour quoi ? Pour pouvoir montrer à ma mère dans son petit livre de comptes, le soir, les quelques picaillons qu'il a ramassés...

Il fait une pause. Ses yeux restent suspendus dans le vide, et sans raison apparente, le temps d'un instant, le public retient sa respiration, comme s'il venait d'apercevoir quelque chose en même temps que lui.

Mais pour ce qui est de la toucher au sens propre, comme un homme touche une femme, même une petite caresse sur le cul, vite fait dans le couloir, comme on tremperait sa pita dans l'houmous – ça, je vous jure que je l'ai jamais vu de ma vie. Alors dites-moi, mes frères, vous qui êtes des personnes intelligentes puisque vous habitez Netanya, expliquez-moi ici et maintenant pourquoi il ne la touchait pas. Les voies du Seigneur sont impénétrables. Minute... Il se met sur la pointe des pieds et échange avec le public un coup d'œil ému et plein de gratitude. Vous voulez vraiment entendre ça, les exploits mirifiques de ma famille royale ? Là, le public se divise. Les uns exultent et poussent des cris d'encouragement, les autres exigent qu'il commence enfin à débiter ses blagues. Les deux motards au visage pâle, dans leur combinaison de cuir noir, tambourinent à quatre mains sur leur table et leurs chopes de bière entrent dans la danse. Difficile de deviner qui ils soutiennent. Peut-être prennent-ils seulement plaisir à attiser le tumulte. Je ne suis pas encore parvenu à établir s'il s'agit de deux jeunes hommes, d'un jeune homme et d'une jeune fille, voire de deux filles.